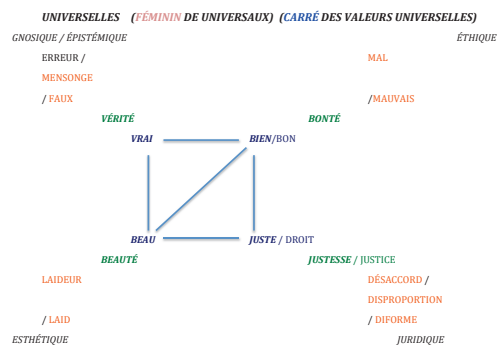


UNIVERSELLES (féminin de UNIVERSAUX)

Le carré des Universelles¹



N'en déplaise aux philosophes qui n'ignorent rien de la querelle des Universaux, laquelle a agité 2000 ans de philosophie, et peut-être bien, même, n'est pas close, je ne vous parlerai ni de genre, ni de différence, ni d'espèce, de propre ou d'accident. Ni de Porphyre, ni de Guillaume d'Occam. Je vous parlerai, dans les quelques minutes qui me sont imparties, d'un autre genre de catégories, mieux adapté à l'événement du jour, à savoir du carré formé par les quatre valeurs les plus universelles, à partir desquelles il est possible de formuler les jugements de valeur les plus universels. Il me semble d'autant plus important de les évoquer qu'elles s'avèrent de plus en plus démodées, comme du reste tout ce qui prétend à l'universalité, comme par exemple l'idée d'humanité ou l'idée de nature. Bref, dans le genre valeurs, à décliner au féminin, j'évoquerai avec nostalgie ou espoir des espèces en péril. Mes « universelles » seront résolument axiologiques. Mieux qu'un carré, elles forment un quatuor au sens musical, composé du Vrai,

¹ Texte de la conférence enregistrée à Saint-Nazaire le 18 mars 2023 dans le cadre de l'Abécédaire des Rencontres de Sophie, consacrées à *La Beauté*.

du Beau, du Juste et du Bien, les quatre instruments de la Vérité, de la Beauté, de la Justesse et enfin de la Bonté.

L'affinité du Juste et du Bien me pousse à en faire les deux violons du quatuor, le Bien étant le premier violon et le Juste le second, car le Juste procède du Bien. Le Bien est juste, mais le Juste est *un* bien, ce qui met en évidence une procession d'essences qui va du Bien vers le Juste. Est juste ce qui est en accord avec le Bien, ce qui est droit, proportionné. Le Juste est par conséquent intrinsèquement relatif, tandis que le Bien trouve sa fin en soi-même, ce qui pourrait en faire la valeur suprême ou la valeur absolue, celle dont procéderait les autres. Mais pour l'instant ce n'est qu'une hypothèse, confirmée cependant par l'autorité de Platon au livre VII de la *République* :

« Dans le monde intelligible, l'idée du Bien est perçue la dernière et avec peine, mais on ne peut la percevoir sans conclure qu'elle est la cause de tout ce qu'il y a de droit et de beau en toutes choses [...], c'est elle-même qui est souveraine et dispense la vérité et l'intelligence et il faut la voir pour se conduire avec sagesse dans la vie privée comme dans la vie publique ».

Le Bien apparaît comme la valeur transcendante, celle à partir de laquelle une valeur est une valeur, y compris le Vrai et le Beau, et pas seulement le Juste. C'est au point que l'illustre et fort oublié Victor Cousin a cru bon en 1853 de réduire mon quatuor à un trio, en ne retenant pas le juste, en l'assimilant au Bien. C'est dommage, car le Juste nous donne, musicalement, ou du point de vue pythagorique, une règle d'harmonie, de bon rapport, sans laquelle il nous sera difficile de penser correctement, c'est-à-dire de manière juste, le Beau, objet final de notre réflexion.

Avant de poursuivre, je soulignerai deux équivoques qui n'ont certainement pas manqué de vous troubler.

En effet, pourquoi avoir parlé de Justesse et non pas de Justice ? C'est parce que la Justice n'est pas juste si elle n'est pas juste. Elle n'est juste que si elle sonne juste, si vous voulez.

Ensuite, pourquoi parler de Bien et non pas de bon ? De quoi parlons-nous ? De bonté, ou du Bien ? C'est une question difficile, l'air de rien, que le rapport entre le Bon et le Bien. En effet, cette question mobilise-t-elle des essences, à la manière platonicienne, ou des personnes, à je ne sais quelle manière ? (Ici, c'est à une *généalogie de personne* qu'il convient de procéder). Quelque chose ou quelqu'un ? S'il n'y a « personne », quelle est la pertinence de mon questionnement ? Un quatuor peut-il résonner aux abonnés absents ? Il lui faut bien évidemment *quelqu'un* qui écoute.

Derrière la bonté, s'il y a quelqu'un, il y a l'Amour, car seul l'Amour, parce qu'il est absolument bon, autrement dit se donne sans réserve, peut vouloir sans réserve le bien et être absolument juste. Il est, pour parler avec les mots d'Aristote, le Premier Principe et Premier Moteur qui, ayant son principe et sa fin en lui-même, est lui-même sans principe ni fin ; il est par conséquent le principe et la fin de toutes choses. C'est lui, l'Amour, dit Dante, qui *meut le soleil et les autres étoiles* (dernier vers de la *Divine comédie*).

Il est, dans sa beauté, la Rose d'Angelus Silesius :

*La Rose est sans pourquoi ; elle fleurit parce qu'elle fleurit,
N'a souci d'elle-même, ne cherche pas si on la voit.*

Je n'en dirai pas plus sur les deux équivoques que je viens de signaler, mais ce sont des clés indispensables pour continuer.

Dernière question cependant avant d'en venir au Beau. Pourquoi n'ai-je pas fait du Vrai le premier violon ? C'est – on l'aura compris par ce qui vient d'être dit, en particulier de l'Amour – que je pose l'*épistémè*, la science qui produit le vrai, juste au-dessous, un peu plus bas, non comme une fin en soi mais comme médiation en vue de ce qui est la vie effective, la vie éthique, celle dont la fin est d'être bonne et dont l'accomplissement absolu est l'Amour. J'en fais donc l'alto, un ton plus bas, qui soutient de manière harmonique le duo du Bien qui n'est le bien que de procéder de qui est bon, l'Aimant, et du Juste qui n'est juste que d'être juste.

Maintenant, enfin, le violoncelle peut faire son entrée. Des quatre, c'est celui qui a le plus de corps, les plus longues vibrations. Le Beau est l'instrument qui pose l'existence sensible, autrement dit esthétique. Il s'oppose aux trois autres car il rompt avec leur idéalité ou, pour être plus précis, leur idéellité. L'existence sensible est essentiellement extérieure à elle-même. Il y a, comme on dit, un monde extérieur parce qu'il est strictement extérieur à lui-même, au contraire de ce qui est intérieur, non pas au sens spatial, mais au sens de ce qui est *geistlich*, comme disent les Allemands, et que nous traduisons par « spirituel », ce qui est intérieur à soi, comme la conscience – et un autre que soi peut être intérieur à soi, mais c'est une autre question. Ici, ce qui compte, c'est qu'il y a du non-idéal, du non-éidétique, du « réel », donné, là, qui n'est pas moi, ni non plus par moi. Un lever de soleil est un pur donné. Un tableau de Monet, en dehors de toute autre considération, est un pur donné. Ils n'ont souci d'eux-mêmes, ne se reprennent pas.

Mais il ne suffit pas que du sensible soit donné aux sens pour que lui soit accordé une valeur « esthétique ». Une poule devant un

lever de soleil peut bien avoir des sensations et une perception lumineuses, son cerveau peut bien avoir emmagasiné des représentations, puisqu'il est capable de distinguer un grain de sable d'une graine, cependant la petite bête ne perçoit ni ne se représente un lever de soleil comme tel, pas plus qu'un tableau de Monet comme tel. Pour cela, il faut bien autre chose qu'une perception, et quant à la représentation, il faut qu'elle soit bien plus qu'une simple représentation. Trouver beau un lever de soleil ou un tableau implique que ce qui est donné soit *trouvé*, mais pas comme une poule trouve une graine. On peut trouver, soit que l'on cherche, soit que l'on ne cherche pas. Le beau que je trouve, je le trouve dans la chose donnée, je le pense donné sans même y penser, mais en réalité c'est bien moi, ce tout-autre, qui se trouve pris dans un événement qui noue de manière indiscernable ce qui se passe à l'extérieur de moi et ce qui se passe à l'intérieur de moi. Car ce n'est pas n'importe quoi que je trouve beau, et je trouve que mon jugement de valeur n'est pas, comme on dit, purement subjectif mais a un rapport absolument décisif à la chose trouvée belle. Il se fait donc que j'attribue à la chose une valeur que je ne peux trouver qu'en moi-même. Le lever de soleil extérieur devient alors, est déjà devenu, depuis le début, un lever de soleil intérieur, *mais moi, je me suis rendu extérieur à moi-même, je suis entré dans ce que je regarde*. Emmanuel Kant, dans la *Critique de la faculté de juger*, évoque la liberté de l'imagination pour expliquer que seul un esprit peut voir la beauté, l'esprit étant l'abîme intérieur insondable, seul apte à éprouver et à juger. Qu'est-ce donc qui permet à un esprit libre de juger belle une chose sensible, extérieure ? Et bien, c'est le trio intérieur qui fait quator avec l'instrument du sensible, de ce que j'appellerai *l'esprit sensible* (la chair, que Michel Henry caractérise par l'auto-affection). Pareil accordage est amour (l'amour est relation). Sans cet accordage, le beau ne peut que manquer.

Le contraire du beau, c'est le laid. Comment le laid est-il possible ? Faute de temps, je dirai qu'on ne trouve rien de laid dans la nature, qu'il n'y a que l'esprit qui, faisant un mauvais usage de sa liberté, produit de la laideur. Le mauvais est le contraire du bon, comme le mal est le contraire du bien. La laideur est par suite une malfaisance, ce qui mobilise un jugement éthique au cœur même du jugement esthétique. Mais mon propos sera plus parlant encore si je dis que la laideur est injuste, dénuée de justesse : elle se produit dans l'indifférence ou au mépris de ce qui est droit. La question n'est même pas de savoir au préalable ce qui est droit : elle porte sur l'indifférence ou le mépris à l'égard de quelque rectitude que ce soit.

Enfin, il me reste à dire que le laid induit en erreur, autrement dit, ment. La laideur n'est pas une erreur mais un mensonge. (Je noterai ici au passage que le mauvais goût est un goût qui n'a pas assez travaillé, qui est resté paresseux, a choisi la facilité ou le

mensonge, ou bien un goût presque inexistant, parce que le malheur l'a empêché de se former. J'évoque ici le malheur tel que l'a décrit Simone Weil à propos de la condition ouvrière déshumanisante et destructrice de la conscience.)

Vous comprendrez donc que le Beau, au contraire du laid, implique une certaine justesse et une certaine vérité de la part d'une conscience libre. Et quand bien même le beau en vient à faire sentir ou rendre sensible le mal, il le fait *bien*, dès lors qu'il en donne à voir la vérité. Il se peut même que sa vocation la plus cruciale ne soit pas de figurer le Bien et le Juste de manière apollinienne, mais de donner à sentir le chaos du monde et, pour cela, de s'y exposer (ce dont le *sublime* constitue l'esquisse). Les quatre instruments n'en continuent pas moins de s'accorder et de jouer ensemble.

Dans un quatuor, en effet, impossible de se contenter d'une simple juxtaposition de parties. C'est *l'accord* d'une volonté de vérité et d'une volonté de justesse qui est de soi-même bon, de même que la volonté d'être juste implique et exige une volonté de vérité. Dans la Beauté, ces accords engagent le sensible, l'extérieur à soi, de sorte que le Beau est la forme sensible, extérieure à elle-même, du vrai et du juste, et finalement la forme sensible, extérieure à elle-même, du bien, jusque dans la figure du mal donné à voir. Le Beau, c'est le Bien, le Juste et le Vrai qui se donnent harmoniquement à l'extérieur d'eux-mêmes, jusque dans les figures sensibles de leur aliénation (dans le malheur, le tragique, l'horreur). A contrario, chaque fois que nous mentons ou que nous sommes en défaut de justesse, nous laissons la laideur faire irruption dans le monde.

Tandis que la nature, qui est purement et simplement elle-même, est parfaitement belle, ce qui laisse penser qu'elle est énigmatiquement bonne, juste et vraie (il n'y a dans la nature ni mensonge ni erreur), ce qu'on appelle l'art, ce que produit l'homme, peut être un tissu de mensonge, d'injustice, de malfaisance, d'insignifiance et, finalement, de laideur.